HAL
open science

La pitié comme souffrance d'amour

Emmanuel Housset

▶ **To cite this version:**

Emmanuel Housset. La pitié comme souffrance d'amour. Communio, 2003, Un Dieu souffrant ?, 169, pp.23-34. hal-01872294

HAL Id: hal-01872294

https://normandie-univ.hal.science/hal-01872294v1

Submitted on 8 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

La pitié comme souffrance d'amour

Emmanuel Housset
Professeur à l'Université de Caen Normandie

Le fait que l'homme puisse compatir à la souffrance de l'homme est déjà le grand mystère de l'existence humaine : comment l'homme peut-il au cœur même de la souffrance sortir de lui-même pour recevoir la souffrance d'autrui ? Il s'agit cependant également là du grand mystère de Dieu : comment un être identique à son essence peut-il partager les passions humaines ? Saint Anselme écrit : « On voit d'où Tu es miséricordieux, on ne le pénètre pas. On discerne d'où coule le fleuve, on ne perçoit pas la source d'où il naît [1]». Pour comprendre cette pitié de Dieu, il est essentiel de ne pas la comprendre à partir de la pitié humaine parce qu'elle ne peut pas partager ce qu'il y a dans la pitié humaine de faiblesse et de finitude. Par contre, il semble difficile de penser la pitié humaine sans la pitié de Dieu : la capacité que la personne singulière à de souffrir avec le monde et pour lui est tellement énigmatique qu'elle ne semble pas pouvoir venir de la personne elle-même. En effet, si l'on peut dire «heureux celui qui a pitié des misérables » (Prov. XIV, 21), cette pitié humaine n'est-elle pas trop lourde à porter sans la pitié propre de Dieu qui ordonne cette souffrance à la jouissance du bien éternel ? D'un côté, souffrir pour l'autre est bien une mesure de l'humain et, d'un autre côté, aucun homme ne peut porter à lui seul toute la misère du monde et sans une grâce il ne peut porter la souffrance d'autrui sans s'enfermer en elle. Paradoxalement, la pitié de Dieu n'est-elle pas ce qui nous libère de l'idéal infini de répondre à soi seul de la totalité du monde pour nous rendre d'abord capable d'écouter l'insupportable de l'autre ?

Seule la personne prend pitié

Les questions précédentes indiquent qu'avec la pitié il en va de l'être de Dieu, de l'être de l'homme et de leur rapport. Dès lors, tout refus de la pitié comme étant uniquement dangereuse parce qu'absurde, irrationnelle et excessive conduit à réduire l'homme au statut d'un animal rationnel, notamment dans sa forme moderne d'un sujet qui se fonde lui-même, qui est sa propre origine et qui se comprend comme maître et possesseur de la nature et comme pleinement maître de lui-même. Pour un tel homme aucun objet bon ne s'impose à la volonté et la volonté humaine devient alors à elle-même son propre objet. Cette mise à l'écart de la pitié est un refus de reconnaître la moindre vérité aux émotions et elle est ainsi un refus de la moindre passivité venant menacer notre idéal d'autonomie. Il faut alors reconnaître que

[1] *Proslogion*, L'œuvre de sain Anselme de Cantorbery tome 1, Paris, Editions du Cerf, 1986, p.257.

le sujet qui se fonde lui-même par réflexivité n'a plus affaire qu'à lui-même puisque le respect d'autrui ne vient plus de la rencontre d'une personne singulière, mais est un pur respect pour la loi morale en soi. Or, à une telle conception moderne d'un sujet pur de toute passivité correspond la conception d'un dieu impassible qui ne partage en rien les passions humaines. Le refus de la passibilité en l'homme semble bien correspondre à la négation de la passibilité en Dieu qui, de ce point de vue, n'est plus qu'un principe indifférent à ce dont il est principe. Que Dieu soit l'acte pur qui meut comme objet de désir ou que Dieu soit l'homme idéalisé, infiniment éloigné, qui serait aussi acte pur, il ne peut être qu'un principe, et non une personne, parce qu'il ne se tourne pas vers nous et dès lors il ne fait pas de nous des personnes, il ne nous donne pas d'avoir un visage. A l'inverse d'une telle représentation, il faut reconnaître qu'en Dieu comme en l'homme seule la personne prend pitié, seule elle se tourne vers quelqu'un qui n'est pas elle, non pour en user, mais au contraire pour le laisser se manifester, pour l'accompagner dans son existence. La personne est donc celle qui accepte de se laisser transformer, hors de toute attente, par une autre personne et qui donc écoute l'autre avant de chercher à élucider le sens de ce qu'il manifeste. En effet, la personne ne se sert pas de ce qu'elle rencontre, mais elle s'en approche sans jamais s'y substituer et c'est pourquoi en Dieu comme en l'homme, même si l'homme lui n'est pas pleinement lui-même, l'amour n'est pas une capacité *a priori* de la personne, mais il est plutôt l'acte propre de la personne qui se soucie d'une unité sans confusion[2].

La souffrance comme ouverture à l'être.

La pitié fait de nous une personne en ouvrant à l'accueil d'autrui comme personne, mais peut-on penser une telle ouverture sans s'interroger sur l'importance et sur le caractère propre de la souffrance de Dieu comme souffrance d'amour. On peut en effet se demander si parler de la souffrance de Dieu ce n'est pas retomber dans un anthropomorphisme qui conduit à projeter sur Dieu les passions humaines. En fait, il est possible de montrer qu'au contraire, penser un Dieu sensible, mais pas passible comme l'homme, est ce qui libère le plus radicalement d'un tel anthropomorphisme. Plus encore, on peut à partir de la pitié de Dieu s'approcher de la vérité de la souffrance : en Dieu comme en l'homme la souffrance n'est-elle pas la caractéristique principale de l'être-en-vie ? La souffrance comme sensibilité à autre chose que soi ne s'oppose pas ici à la joie, mais elle est une ouverture à l'être antérieure à la subjectivité et, dès lors, cette sensibilité, qui en Dieu n'est liée à aucune passivité, est indissociable de la joie d'être. Un Dieu insensible et un homme impassible ne sont-ils pas tous les deux des idées d'une raison qui ne se nourrit plus de la rencontre des choses ? Au contraire, un Dieu qui souffre peut être le chemin, la vérité et la vie en ce qu'il donne à l'homme de pouvoir souffrir, c'est-à-dire de pouvoir vivre, c'est-à-dire de pouvoir se donner en entendant cette souffrance. Le propre d'un Dieu qui souffre est d'être un Dieu qui donne tout, y compris sa divinité, et qui enseigne à l'homme qu'il ne peut être lui-même, qu'il ne peut gagner sa vraie vie, que dans l'acte de se donner. Ainsi la pitié est tout sauf une simple condescendance puisqu'elle est une transfiguration de l'existence qui fait de Dieu et de l'homme des personnes dans la mesure où il n'y a que l'amour qui prend pitié. On peut alors reconnaître dans la pitié la figure chrétienne de la mienneté : là où il y a oubli de soi, perte de soi, et même, tel le grain de blé, mort, il y a vie, il y a réception de sa vraie forme. La pitié me

[2] Dans *L'intelligence de la pitié Phénoménologie de la communauté* (Paris, Editions du Cerf, 2003), j'ai voulu montrer en quoi la pitié véritable, celle qui n'est pas une protection vis-à-vis de la souffrance d'autrui, est une transfiguration de notre existence qui nous donne un vrai visage et nous rend à notre vocation propre pour l'autre homme qui cesse d'être dans la pitié un simple exemplaire de l'espèce humaine. En cela, il y a une intelligence propre à l'amour qui nous ouvre à la singularité de notre pouvoir être.

transforme parce qu'en elle je pâtis de ce que je n'avais pas prévu de pâtir et je deviens ainsi ouvert à la possibilité.

Un Dieu qui pleure.

Entre la pitié humaine et la pitié de Dieu il n'y a pas une véritable unité d'essence, mais seulement une unité d'analogie qui maintient la différence en l'analogué et l'*analogon*. Il n'est donc pas question de comprendre la pitié de Dieu à partir de la pitié humaine, comme si la pitié de Dieu, par exemple, ne relevait que de la dimension humaine du Christ. Il s'agit plutôt de comprendre la véritable pitié humaine par rapport à cette pitié de Dieu comme le rappelle saint Augustin : « Dieu nous accorde sa miséricorde, à cause de sa bonté, tandis que nous, nous pratiquons la miséricorde les uns à l'égard des autres, par l'effet de sa bonté. En d'autres termes, Dieu à pitié de nous pour nous faire jouir de lui, tandis que nous, nous avons pitié les uns des autres, pour obtenir cette jouissance [3]». Dès lors, si la pitié est une souffrance d'amour, Dieu est le seul objet de notre amour. Il s'agit donc de prendre toute la mesure de cette proposition : c'est en Dieu que nous jouissons du prochain, c'est-à-dire que nous l'aimons pour lui-même au lieu d'en user. Toute la question est alors de savoir si ce n'est pas cette façon dont la pitié divine ordonne la pitié humaine et fait que le prochain n'est ni aimé pour ses accidents, ni simplement aimé pour sa participation à un universel, mais bien aimé dans sa vocation propre, qui rend notre pitié humainement tenable sans l'investir d'une charge insupportable. En effet, le mystère propre à la pitié est que la capacité à compatir à la souffrance du monde est à la fois un accomplissement de notre humanité et ce qui semble excéder nos possibilités humaines. Ici, le pouvoir d'être soi ne semble pas pouvoir venir de la simple autodétermination du sujet, mais il ne semble pas pouvoir non plus reposer sur les seules épaules d'autrui et c'est pourquoi on peut se demander si la souffrance de Dieu n'est pas ce qui est à la fois au commencement et à la fin de la miséricorde humaine.

La réflexion philosophique peut montrer sans difficultés la nécessité de s'affranchir de toute image d'un Dieu trop humain qui serait soumis à ses passions que l'on peut trouver dans de nombreuses représentations mythologiques, mais elle conduit alors à retirer toute vérité aux émotions pour ne reconnaître qu'un Dieu parfaitement impassible qui est la mesure de l'humain précisément parce qu'il n'a rien d'humain. Tel n'est pas le Dieu de la Bible pour lequel la miséricorde est l'un de ses attributs fondamentaux. Le Dieu qui est cru est un Dieu de miséricorde qui est touché, affecté, par la misère des hommes et qui est en cela la source de leur salut : « La Face (*panim*) de Dieu tournée vers l'homme ou la femme serait celle qu'il ou elle attire ou convoque par sa propre attitude spirituelle ou émotionnelle. Non pas évidemment dans l'optique d'un relativisme magique et illusoire, mais dans celle du propre travail de vérité sur soi-même qu'une personne effectue (ou n'effectue pas). Cette Face (*panim*) viendrait donc rencontrer chaque personne là où elle est, jusque dans «les lieux secrets » de ses pleurs : elle répondrait au visage (*panim*) qu'elle lui montre, voire se confondrait avec lui [4]». Le Dieu de la Bible est un Dieu qui pleure[5] d'amour et qui ainsi appelle l'homme à exister. Dieu n'est pas indifférent au sort de la création et le Dieu du *Nouveau Testament* est lui aussi pris aux entrailles par la misère des hommes, c'est-à-dire qu'il est touché au plus intime de lui-même, et non pas du dehors, par cette misère. Contre l' «un» intouchable et indifférent du néoplatonisme, le Dieu de la Bible se confond avec sa miséricorde comme forme essentielle de l'amour ; telle est sa personnalité. On comprend

[3] *La doctrine chrétienne*, trad. par G. Combès et M. Farges, B.A. 11, XXX,33, DDB, 1949, p.223.
[4] Catherine Chalier, *Traité des larmes*, Albin Michel, Paris, 2003, p.100.
[5] Sur le Dieu qui pleure voir aussi Hans Urs von Balthasar, *La dramatique divine, IV Le dénouement*, Culture et vérité, Namur, 1993, p.194.

alors en quoi l'amour du prochain n'est ni un amour qui s'en tient aux accidents de la personne aimée, ni un amour qui traverse la personne aimée pour atteindre un au-delà impersonnel[6]. En effet, apprendre à souffrir pour l'autre conduit à voir dans la personne aimée l'image d'un Dieu qui souffre et qui est lui-même une personne, infiniment. C'est alors reconnaître que l'intersubjectivité ne peut pas, pas plus que la subjectivité monadique, être à elle seule le fondement de l'être soi, qu'elle ne peut pas suffire à sortir de l'amour du neutre qui, certes, me dépouille de moi, mais ne permet pas de me saisir en vérité dans le don de moi-même parce quel'«un» qui n'est pas l'être rend impensable le don qui ne peut être que celui de quelqu'un à quelqu'un.

Dieu sans passion mais pas sans compassion

Ainsi la souffrance de Dieu loin de ne concerner que la nature humaine du Christ est le cœur même de Dieu qui explicite l'Incarnation. Dans ses *Homélies sur Ezéchiel*, Origène élucide le caractère propre de la passibilité de Dieu qui n'est pas identique à la passibilité humaine : Dieu est descendu «sur terre par pitié du genre humain, il a patiemment éprouvé nos passions avant de souffrir sur la croix et de daigner prendre notre chair ; car s'il n'avait pas souffert, il ne serait pas venu partager la vie humaine [7]». Origène ajoute : « Le Père lui-même n'est pas impassible. Si on le prie, il a pitié, il compatit, il éprouve une passion de charité, et il se met dans une condition incompatible avec la grandeur de sa nature et pour nous prend sur lui les passions humaines [8]». Tel est le mystère de Dieu : sans passion il n'est pas sans compassion et cette détermination essentielle, fondamentalement non grecque, est hétérogène à toute forme d'ontothéologie. Il faut donc bien reconnaître que l'apathie n'est ni un idéal humain, ni une perfection de Dieu, même si la passibilité de Dieu n'est pas ce qui est subi involontairement puisque tout en Dieu est librement voulu. La pitié de Dieu n'est donc pas liée aux passions humaines comme mouvements contraires à la raison, mais elle est une passion de charité, qui est pourtant une vraie souffrance. En Dieu, la joie, la tristesse et la colère sont toujours, comme dit Origène, un *pathos* de charité et il faut se demander si cette passibilité de dieu n'est pas ce qui éduque la passibilité humaine. Il est clair au moins que cette passibilité de Dieu n'est pas un simple modèle intelligible, mais qu'elle est ce qui nous invite à achever la création. Dieu souffre, ce qui signifie qu'il se donne, et qu'il se donne tout entier, dans sa divinité même et cette souffrance appelle la personne humaine à apprendre à souffrir de cette souffrance d'amour.

A l'opposé de tout projet d'insensibilité, qui ne vise qu'à persévérer dans notre être et à préserver notre place au soleil, il s'agit d'apprendre à souffrir, c'est-à-dire d'apprendre à s'ouvrir au monde et à donner sa vie pour le monde. La souffrance n'est pas liée ici au péché, elle n'est pas un mal, un manque d'être, mais elle est l'acte d'être comme acte de recevoir l'altérité pour conduire le monde à sa perfection. De ce point de vue, apprendre à souffrir ne s'apparente à aucun dolorisme, comme complaisance dans sa propre souffrance, parce que dans la pitié ce n'est justement pas moi qui souffre, mais c'est l'amour qui souffre en moi. Il faut même reconnaître que la façon systématique dont on retourne l'accusation de dolorisme à toute pensée de la souffrance manifeste aussi l'incapacité à donner une vraie place à l'amour dans la mesure où il n'est précisément pas une épreuve de soi. Vérité du sentir, la pitié est aussi le don de l'Esprit Saint qui permet de souffrir avec le monde et pour le monde en son

---

[6] Voir les analyses de Jean-Louis Chrétien sur l'amour du neutre dans *La voix nue*, Editions de Minuit, 1990.
[7] *Homélies sur Ezéchiel* VI,6, trad. Marcel Borret, Paris, Editions du Cerf, Sources chrétiennes n°352, 1989, p.229.
[8] *Ibid*., p.231.

inachèvement parce que l'Esprit Saint souffre pour nous, à notre place. En cela souffrir d'amour c'est aussi souffrir pour celui qui souffre mal ou qui ne souffre pas. Comme l'écrit Jean-Louis Chrétien : « La grâce fait qu'une partie du corps du Christ gémie pour une autre devenue insensible ou blessée : et par là elle maintient encore l'unité du corps. Elle souffre pour ceux qui ne souffrent pas de leur propre infirmité, ce qui les empêche de chercher à s'en guérir, ou même de s'aviser qu'ils sont infirmes [9]».

Ainsi, la souffrance de Dieu est ce qui fait que le Père n'est pas un simple spectateur de la passion du Christ, mais qu'il éprouve dans ses entrailles la souffrance du Fils et qu'il compatit à la souffrance du monde d'une façon beaucoup plus parfaite que toute compassion humaine. Si Dieu nous transcende, c'est qu'il compatit à notre misère infiniment mieux que nous ne compatissons à la misère de notre prochain.

Apprendre à pleurer

La pitié de Dieu qui souffre avec les hommes transfigure la pitié humaine qui devient alors autre chose qu'une répugnance à voir souffrir son semblable. En effet, la pitié devient la capacité d'être passible par amour et non en fonction d'une simple vulnérabilité. On peut alors dire que par elle l'homme devient fort dans sa faiblesse, qu'il humanise sa souffrance au lieu de la rejeter et qu'ainsi il découvre qu'il est possible d'être homme c'est-à-dire d'être avec autrui. Certes, la souffrance n'est pas supprimée, mais elle change de signe dans la mesure où elle est libérée de son isolement. En souffrant avec nous, même si ce n'est pas comme nous parce que sa pitié n'est pas mêlée de crainte, Dieu fait que la souffrance d'autrui peut être reçue sans être abolie parce que nous laissons l'amour en nous prendre en pitié. Saint Augustin peut écrire : « Pourquoi le Christ a-t-il pleuré en effet si ce n'est parce qu'il a enseigné à l'homme à pleurer ? [10]». Le Christ n'enseigne pas à être impassible, mais il enseigne à pleurer c'est-à-dire à éprouver dans sa chair le lien qui unit chaque personne à l'histoire du salut et c'est pourquoi il faut pleurer pour ceux qui pleurent mal et pour ceux qui ne pleurent pas. Ainsi, au cœur de la souffrance, au cœur de l'enfermement en soi le plus radical, s'ouvre le chemin d'une autre souffrance qui est une pure sensibilité par amour par laquelle à la fois je reconnais la souffrance propre d'autrui, mais sans non plus enfermer l'autre homme dans sa souffrance dans la mesure où je sais qu'il peut aussi transfigurer sa souffrance en une souffrance par amour. Ce n'est donc pas une puérile jouissance de soi qui peut nous sauver de la souffrance, mais bien une autre souffrance qui n'est la condition de l'amour véritable que parce qu'elle est déjà la manifestation de cet amour.

On ne peut prendre en garde dans l'amour qu'un être dont l'expérience nous a profondément coûté, qu'un être qui nous a pris aux entrailles et qui ainsi nous arrache à la posture tranquille d'un spectateur désintéressé du monde. L'acte de devenir un spectateur désintéressé est un pur acte de la volonté qui reconduit le sujet à lui-même, mais la pitié au contraire est d'abord l'acte par lequel le sujet est arraché à lui-même, désintéressé à lui-même : il est malgré lui vidé de lui-même et peut alors se recevoir de ce qui lui advient parce qu'il écoute d'abord sans juger. Encore faut-il consentir à ce qui nous saisit et la pitié de Dieu est précisément ce qui nous apprend à sentir en nous libérant de la seule affection de soi par soi et ce qui nous donne d'être nous-mêmes en cherchant à dire l'excès de ce qui nous touche. Les pleurs sont en cela notre première parole comme en témoigne Alfred de Musset dans *Tristesse* :

---

[9] *Saint Augustin et les actes de parole*, Paris, PUF, col. Epiméthée, 2002, p.257.

[10] *Homélies sur l'évangile de saint Jean*, XLIX,19, trad. M.F. Berrouard, B.A. 73b, Etudes Augustiniennes, 1989, p.243.

« Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qu'il me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré ».

Seule cette pitié laisse autrui être en son secret dans la mesure où dans cette souffrance d'amour celui qui reçoit ne se pose pas comme la norme de ce qu'il reçoit. Ainsi, en recevant l'autre homme en personne, c'est-à-dire dans ce qu'il a de hors norme, l'homme perd bien toute forme qu'il se serait seulement donné par lui-même et laisse justement l'amour en lui prendre en pitié et c'est ainsi qu'il devient lui-même une personne. Parce que l'amour même est une personne, l'homme est là où l'amour en lui prend pitié, là où il trouve la patience de transformer la souffrance en joie sans nier la souffrance.

Dans la compassion l'homme est donc le gardien de l'autre homme et non son maître : il laisse l'autre se dire dans sa souffrance, il le laisse se dire dans sa vérité sans immédiatement recouvrir l'insupportable de l'autre par sa propre parole. Ainsi, l'homme souffrant ne me délivre de moi-même qu'en m'en faisant son gardien et non son spectateur. Il faut reconnaître qu'en revendiquant ainsi ma garde, il me donne ce que je ne peux me donner moi-même, le fait de me tenir dans l'ouverture de l'être. Cette garde fonde l'être avec autrui parce qu'en elle je suis infiniment exposé à l'étrangeté de l'autre homme et que je suis du même coup exposé à ma propre étrangeté et en avant de moi-même. On peut donc dire que la souffrance d'autrui me convoque et m'appelle à être au-delà de moi-même plus radicalement que toute autre chose parce qu'elle me rappelle que le monde avant d'être un monde des choses est un monde de la vie c'est-à-dire un monde souffrant. Le chemin de soi à soi passe donc bien par le monde puisqu'il s'agit non pas de supprimer la souffrance du monde, mais de travailler à transformer cette souffrance en une souffrance pour la vérité. Dès lors, la pitié humaine révèle la vérité de ce que je dois faire hors de toute norme *a priori* que la pensée pourrait poser puisque dans ce respect qui accueille ce qui se donne tel qu'il se donne, ce n'est pas le «je » qui prononce en moi le «tu dois » et ce n'est pas non plus autrui, mais c'est ce qui aime en moi, ce qui pleure en moi, et que je ne me donne pas.

La souffrance de Dieu rend l'homme sensible.

La pitié devient ainsi une dimension de l'existence, comme laisser être autrui par lequel il se donne comme mon prochain, et cette exposition à l'autre est incompatible avec tout projet d'insensibilité qui fait de notre vie un rêve. La vraie compassion ne consiste pas non plus à vivre la même chose qu'autrui, mais elle revient à souffrir de sa souffrance et à être joyeux de sa joie. Une telle possibilité d'être non pas un spectateur, mais un témoin, qui accompagne à sa façon la vie d'autrui, peut-elle avoir lieu sans cette autre pitié, la pitié de Dieu, qui libère la mienne ? En effet, la pitié de Dieu dans son mystère rend l'homme sensible, elle l'ouvre à la souffrance du monde c'est-à-dire à ce que le monde contient d'altérité. Autrement dit, il s'agit d'aimer l'autre pour lui-même et non pour moi et ce n'est finalement qu'en l'aimant pour Dieu qu'il m'est véritablement possible de ne pas faire d'autrui le captif de ma bienveillance. La pitié de Dieu rend alors possible une véritable communion des cœurs qui est tout autre chose qu'une simple communauté de nature, une communauté d'essence ou encore une communauté d'intérêt et de réflexion. En effet, la souffrance de Dieu rend possible la pitié humaine et du même coup elle rend possible une communauté humaine qui est autre chose qu'une simple collectivité d'individus disponibles puisqu'elle est un seul et même corps sans division ni confusion. Là encore, apprendre à souffrir ce n'est pas se complaire dans la souffrance, mais cela revient à développer une intelligence du sentir qui est plus essentielle et plus originaire que tout calcul et qui loin de

s'opposer à la raison est ce qui la rend possible. De ce point de vue, la pitié est bien une souffrance d'amour qui fait de moi une personne, c'est-à-dire un être qui existe sa propre inadéquation, un être traversé par autrui, qui ne se mesure pas et ne mesure pas autrui.

Toute la difficulté est bien de comprendre la pitié comme le fondement de notre ouverture au monde, donc comme le fondement de notre ouverture à la vérité, sans faire peser un poids trop lourd sur autrui qui ne peut par lui seul être l'origine de mon être. La reconnaissance du caractère propre de la souffrance de Dieu permet ainsi de comprendre que l'amour du prochain n'est pas la démonstration d'une force titanesque de moi-même dans l'acte de sauver mon frère, ni la démonstration de la force titanesque d'autrui qui me rend à mon être. L'amour n'est ni en moi, ni en autrui, mais en Dieu et c'est pourquoi il est une affection qui s'achève en acte. En effet, la pitié n'est humainement possible que parce que la force par laquelle nous aimons ne vient ni d'autrui, ni de moi, mais d'un Dieu qui pleure d'amour pour nous. Dans l'extase de la pitié, la force de l'homme puise dans la faiblesse de Dieu qui a en elle-même vaincu le monde. Le Dieu de la Bible, qui n'est pas le Dieu de la métaphysique plein de lui-même, n'est jamais impitoyable puisqu'en lui la justice ne va jamais sans l'amour. Ainsi, il nous rend capable de pauvreté, capable de nous ouvrir à la présence nue d'autrui, en nous manifestant qu'un autre s'est déjà vidé de lui-même pour les hommes et cela nous sauve de la crainte devant la souffrance. En consentant à cette blessure d'amour qui vient de Dieu, l'homme reçoit sa tâche de répondre du monde, il reçoit son ipséité et sa volonté. Notre humanité se tient donc bien dans cette capacité à souffrir, c'est-à-dire dans cette capacité à être exposé par tout son être au monde, et cette souffrance est la caractéristique la plus profonde de l'amour ; elle fait que l'amour touche à l'être. La souffrance de Dieu, comme ouverture de notre être-avec, convertit donc la pitié humaine en en faisant une force d'écoute antérieure à la subjectivité et elle fait que tout le poids de l'être soi dans l'ouverture au monde ne repose pas seulement sur l'intersubjectivité, ce qui serait une nouvelle façon d'enfermer l'homme en lui-même.